

# LE PÈRE PEINARD



## Réflexes

HEBDOMADAIRES  
d'un

## GNIAFF

ABONNEMENTS  
FRANCE

Un An.... 6 fr.  
Six Mois... 3 fr.  
Trois Mois. 1 fr. 50

BUREAUX : 4<sup>bis</sup>, rue d'Orsel, Paris  
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR  
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS  
EXTÉRIEUR

Un An..... 8 fr.  
Six Mois..... 4 fr.  
Trois Mois... 2 fr.

# LA VÉRITÉ SUR PANAMA

## LA GOURDERIE DE LESSEPS

## LES AMÉRICAINS CREUSENT UN CANAL

### Mics-Macs de la Bourse du Travail



### Panama-Panade

L'autre matin, un camaro qui a traîné ses guêtres aux quatre coins du monde rapplique à la turne.

« Père Peinard, qu'il me fait, tu gueules contre les tripoteurs du Panama, et tu as bougrement raison. Mais, pourquoi donc ne parles-tu pas du canal de Nicaragua? On t'a pourtant pas payé pour te taire, kif-kif les chieurs d'encre de la haute.

— Le canal de Nicaragua, que j'y réponds, connais pas! Ça a-t-il des poils ou des plumes? Je sais foutre pas où ça perche. Donc, si je tais ma gueule, c'est simplement par ignorance.

— Vrai, tu ne sais pas? »

Nom de dieu, le camaro me regardait avec un tel ahurissement qu'il en aurait

laissé tomber ses bras par terre, — s'il avait su comment les ramasser.

« Puisque tu ignores ça, faut que je te l'explique, mais ça sera long!

— Pour lars, faut nous installer devant une ebopotte, car jacter sans boire c'est bougrement terrible. »

Or donc, un moment après nous étions chouettelement installés chez le bistrot du coin et, les coudes sur le marbre, le bon bougre m'a raconté les manigances espatrouillantes qu'en deux temps et trois mouvements je vas foutre sous le pif des aminches :

Le canal de Nicaragua est une concurrence au canal de Panama que les Américains sont en train de creuser en douce, sans que nous autres français on en sache rien.

C'est dire que les actionnaires du Panama, qui espèrent toujours qu'on repiquera au creusement du canal de Lesseps, peuvent se fouiller s'ils ont des poches.

Leur belle galette est roustie! Et, nom de dieu, jamais ils n'en reverront un centime.

Jamais, au grand jamais! on ne repren-

dra les travaux de Panama, car, je le répète : les américains creusent le canal de Nicaragua, et d'ici quelques années les bateaux y navigueront.

Avant d'aller plus loin que j'explique où perchera le canal Américain : supposons que le bout de terre qui réunit l'Amérique du Nord à celle du Sud est une jambe tenant au Nord par la cuisse, et posant le pied sur l'Amérique du Sud.

Dans toute cette longueur fallait flairer le meilleur endroit à couper : Lesseps a agi en trou du cul, il a choisi le point le plus étroit. Il a voulu creuser son canal comme qui dirait à la cheville. Mais là, crédieu, la montagne a l'arête dure! Elle ne se laisse pas entamer facilement. Si bien qu'on a calculé que si on voulait creuser là le canal il faudrait y engloutir quéque chose comme cinq milliards.

Plus au Nord, comme qui dirait dans le gras de la cuisse, y a moins de difficultés. Là, on peut presque tailler kif-kif si c'était du beurre. C'est d'autant plus commode qu'au beau mitan y a un grand lac, le lac de Nicaragua, qui a une dizaine de mètres de profondeur. Outre ça,

le trop plein d'eau se déverse dans l'Atlantique par le fleuve San-Juan, qui n'est guère navigable parce qu'il est sablonneux. Mais ça, c'est de la gnognotte à creuser, le turbin n'est pas grand.

Reste donc, du côté du Pacifique, une languette de terre à couper. Et encore, là, y a des rivières qu'on peut utiliser.

Y a belle lurette qu'on parle de creuser un canal dans ces parages. Lesseps n'en est pas l'inventeur, nom de dieu !

Déjà, dès 1830, des ingénieurs commençaient à coucher des projets de canal sur le papier (1). Mais foutre, pas un n'a été assez gourdiflot pour choisir l'emplacement de Lesseps.

Pas si andouilles, nom de dieu !

En effet, y a pas besoin d'être bien mariolé pour comprendre que si un ruban de terre si étroit, a résisté à l'Océan qui depuis des siècles le grignote à droite et à gauche, c'est qu'il y a là une sacrée raison ;

C'est-à-dire qu'il y a de la pierre bougrement dure à ronger, des montagnes rudement hautes, (et pas d'eau dans ces montagnes pour alimenter un canal quelconque !)

Ce que n'a pas pu faire la mer, couper l'isthme, Lesseps a voulu l'essayer.

Il y a enterré sa garce de réputation de *Grrrrrand Français*.

Et en plus, la belle galette que les pochetées ont eu le tort de lui confier.

Oh mais, faut pas exagérer, il n'a pas enterré tant de pognon que ça puisque sur le milliard et demi qu'il a rabotté, y a tout juste 250 millions qui ont été employés au creusement de son canal.

Pour le reste, c'est allé dans les poches des bandits de la haute : politicards et financiers.

Ici, une question se pose : pourquoi donc Lesseps a-t-il choisi Panama, tandis qu'il pouvait facilement creuser son canal à Nicaragua ?

Ça, voyez-vous, ça prouve l'imbécillité farouche de ce jean-foutre. Il n'a jamais été qu'un sacré roublard, sachant faire mousser sa grosse petite personne. Mais, pour ce qui est d'avoir deux liards de jugotte, vaudrait mieux en chercher dans le caboche d'un hanneton.

Quand il a voulu creuser le canal, vous croyez peut-être qu'il a fouinassé, cherché à s'instruire et à connaître les meilleurs projets ?

Car, mille dieux, y avait une chère de projets !

Ah ouat, le Lesseps n'a pas fait tant d'aryas ; il a pris une carte de l'Amérique, a reluqué le coin le plus étroit et, avec une règle et un crayon, a tracé une ligne droite :

« Le canal se fera là ! »

Un gosse de cinq ans en aurait fait autant.

Quéque je dis ! Le gosse eut été plus mariolé que ça : sûrement il aurait cherché à savoir, n'aurait pas agi à l'aveuglette.

Lesseps a joué au despote. Ce grand couillon s'est cru le maître du monde, il

s'est figuré être le petit cousin d'un horrible monstre qui fut empereur de Russie.

Le monstre en question s'appelait Nicolas et était le grand-père d'Alexandre-le-fouetteur-de-femmes qui règne actuellement.

Il voulait un chemin de fer de Pétersbourg à Moscou : des ingénieurs lui soumièrent un tracé, et, turellement, y avait des zigzags.

« C'est pas comme ça que je veux mon chemin de fer. Tenez : c'est comme ceci ! »

Et, prenant une règle, il traça sur la carte une ligne droite de Pétersbourg à Moscou.

Pas un ingénieur ne souffla mot. Pas un ne foutit son compas dans le ventre du gredin galonné !

Y avait qu'à obéir : le chemin de fer se fit en ligne droite !

Dire les moujiks qui y laissèrent leurs carcasses serait une trop longue litanie.

Lesseps a eu la gourdiflerie de se croire un Nicolas.

Hélas, les hommes lui ont manqué, de même que la galette !

\*\*\*

Quand les Américains virent que cette gourdee de Lesseps entreprenait son canal à Panama, ils eurent vite compris que c'était pas sérieux ;

Et qu'au lieu de creuser le canal, le grand dada serait de barboter le pognon des souscripteurs.

Pour lors, l'idée leur vint de faire eux-mêmes le canal, et de le creuser au seul endroit chouette : à Nicaragua.

En 1887, une Compagnie Américaine se fonda au capital de 60 millions. Quarante ingénieurs et cent dix ouvriers partirent de New-York pour aller faire exactement le tracé du canal. Ils revinrent disant que le creusement coûterait 250 millions et durerait six ans.

En 1888, deux Sociétés se chamaillèrent : c'était à qui aurait le privilège du creusement. D'un côté, y avait la *Compagnie Américaine de l'Atlantique au Pacifique*, de l'autre l'*Association du Canal de Nicaragua*. Cette dernière était une bande de banquiers, ayant à sa tête le milliardaire Vanderbilt.

La République de Nicaragua refusa le privilège à cette dernière compagnie, probablement parce qu'elle n'avait pas distribué d'assez gros pots-de-vin.

En 1889, les travaux commencent carrément, nom de dieu.

La longueur totale du canal sera de 175 kilomètres et y aura plusieurs écluses. La navigation sur le fleuve San Juan sera de 65 kilomètres ; sur le lac de Nicaragua de 57 kilomètres. Il reste donc à creuser absolument une cinquantaine de kilomètres. Le temps de traversée sera de 28 heures.

En 1890, ça se continue dans les grands prix.

Et même, une chose rigouillarde : la Compagnie américaine achète à la Compagnie de Panama le matériel nécessaire pour creuser sur le Pacifique le port de Grey-Town.

Cette année-là, on fait pour 15 millions de travaux.

En 1892, le creusement continue : le dernier délai accordé pour la fin des travaux est de dix ans.

En outre, comme il a fallu graisser la patte à une trifouillée de grosses légumes, on s'aperçoit qu'il faudra plus de galette qu'on n'avait pensé d'abord. On compte avoir assez de 325 millions.

Ce qui n'empêche pas la Compagnie de réclamer aux dépotés américains l'autorisation de faire un gros emprunt de 500 millions, avec des obligations à lots.

Un truc de volerie à la Lesseps, nom de dieu !

L'Acquarium de Washington vient d'accorder la chose, y a trois semaines. Et foutre, en France, y a qu'un seul quotidien, l'*Eclair*, qui en ait touché deux mots : il a publié une dépêche de trois lignes. Pour ce qui est des autres, ils sont tous restés muets comme des taupes.

Cré pétard, m'est avis que les bouffe-galette américains ont dû être arrosés de riche façon pour accorder l'autorisation de cet emprunt ! Tout se fait en grand, là-bas, et mille dieux, les pots-de-vin ingurgités par les bouffe-galette français ne sont à côté que de la roupie de singe.

\*\*\*

Ainsi, y a pas à tortiller, les pauvres niguedouilles qui ont vidé leur tire-lire dans les griffes de la bande à Lesseps peuvent en faire leur deuil.

S'ils la revoient ce ne sera jamais que dans un rêve, nom de dieu !

Tout de même, jamais je n'en dégoiserais assez pour foutre bien en lumière toute la gourdiflerie de Lesseps. Il aurait suffi que cette pochetée ait un brin le nez creux pour rester le *Grrrand Français*.

Tous les ingénieurs ont estimé à 250 millions le creusement du canal de Nicaragua. Or, c'est juste 250 millions qui ont été employés à Panama.

Donc, si Lesseps avait choisi Nicaragua et eut employé là la même somme qu'il a gaspillé à Panama, le canal se trouverait creusé, — ou bien près de l'être !

Et il lui serait tout de même resté le milliard qu'il a distribué !

Pour lors, à l'heure actuelle, Lesseps serait plus que jamais le *Grrrand Français* !

Les bouffe-galette de tout calibre auraient palpé autant de pots-de-vin qu'ils l'ont fait, — et ils auraient en plus la veine de les digérer en paix.

L'affaire ayant réussi, personne n'aurait cherché la petite bête.

Bañhaut, Rouvier et toute la clique des chéquards se pavaneraient en grands seigneurs et seraient traités d'intègres citoyens, — long comme le bras !

\*\*\*

« Mais, père Peinard, tu nous en bouches un coin avec cette histoire de l'autre monde ! Comment diantre se fait-il que ce soit la première fois qu'on nous parle de ce sacré canal de Nicaragua ?... »

A cela, y a deux raisons : d'abord c'est pour ne pas désillusionner complètement les couillons qui ont souscrit à Panama.

(1) Les ingénieurs suivants ont fait des projets pour le creusement du canal par le Nicaragua : Baily a fait un projet en 1838 ; Childs, en 1852, Thomé de Gamond et Belly en 1859.

« L'espoir fait vivre! » ruminent les jean-foutre de la haute.

Or, les actionnaires vivent toujours dans l'espérance d'une reprise des travaux. Si aujourd'hui pour demain ils avaient la certitude que leur pognon est dans le lac, ça les foutrait peut-être bien en rage.

Et dame, les moutons enragés, c'est bougrement dangereux!

Autre chose : des fricoteurs qui se lèchent les badingoinces en souvenir de la belle galette qui dégoulinait du Panama dans leurs profondes, voudraient bien que le fourbi recommence.

Si on pouvait à nouveau faire carmer les loufoques! Ce serait bath aux pommes, nom de dieu!

C'est la crainte de couper la chique à cette binaise qui se mijotte en sourdine, qui rend muets toute une kyrielle de birbes.

Songez donc, ces salauds ne veulent pas crever la panse aux pots-de-vin de l'avenir!

Les bouffe-galette se taisent faisant déjà risette à une chiee de chèques gentilletts.

De même, les journaloux posent leur chique et font les morts, soupesant déjà les billets de mille dont on paiera leur silence.



## SALAISSON DU "PÈRE PEINARD"

C'est samedi que le copain Lécuyer passait en Cour d'assises.

Heureusement, y avait pas de femmes dans la turne de l'injustice! Sans ça, nom de dieu, il leur serait arrivé malheur : si elles n'avaient pas avorté du coup, elles auraient eu chance d'accoucher d'une vilaine bête moitié pou, moitié gorille.

C'est qu'en effet les juges de corvée étaient d'un laid que ça faisait peur!

Un croque-mort n'aurait pas voulu de leurs tronches pour caler les roues de son corbillard.

L'avocat bécheur, une vieille manivelle toute déplumée, avait un dégueulage si mouche qu'il a fallu que le chef du comptoir lui donne un coup de main.

Encore un, celui-là, qui était réussi : ce vieux birbe aussi tortillé qu'un tire bouchon, ayant sur la hure quelques flocons d'étoupes, en guise de poil, a débagouliné par sa gueule en casse noisettes. On aurait dit qu'il allait pécher ses paroles au fond de ses chaussettes.

Dame, il a déblatéré ferme contre Lécuyer et a fait le turbin de l'avocat bécheur.

C'est pas dans les règles, vu que le président ne devrait pas ouvrir le bec, — ni pour, ni contre l'accusé. Mais ouiche! Allez donc demander de l'impartialité à un enjuponné. Surtout quand il s'agit de condamner un bon bougre.

Quand les deux rouges ont eu fermé leur égoût à paroles, ça a été au tour de Lécuyer, qui a carrément mis les pieds dans le plat. Je voudrais bien foutre tout son jaspinage sous le nez des camaros, mais y en a trop long, nom

de dieu! Je ne puis leur en servir que des tranches :

« Nous avons méprisé l'armée, qu'il a dit, nous avons bafoué la patrie. C'est vrai! Et voici pourquoi :

« La patrie, l'armée, sont les deux piliers principaux de nos Sociétés barbares; deux idoles qui depuis trop longtemps couvrent le monde de victimes et sont la source de cet horrible fléau, la Guerre.

« N'est-il pas étrange que l'époque où la science a donné aux hommes tous les moyens d'être heureux, soit en même temps celle où ils sont tombés le plus bas dans l'horreur et l'assassinat, en employant cette science à s'entre-détruire.

« Quand on parle d'antropophages nous soucions avec orgueil, proclamant notre supériorité sur ces sauvages. Quels sont les vrais sauvages? Ceux qui se battent pour manger les vaincus, ou ceux qui se battent pour tuer, rien que pour tuer? »

Le copain fait ensuite le tableau de la guerre, les pillages, les massacres, toute la chiee d'abominations qui s'en suivent.

Comme il arrive à dire que puisque les gouvernements prennent le droit de mort sur les peuples, faudra pas s'épater qu'un de ces quatre matins les peuples prennent le droit de mort sur les gouvernements, voilà le chef du comptoir qui rouspète. Il voudrait couper la chique à Lécuyer, qui turellement ne se laisse pas faire et continue :

« Ce n'est pas seulement en temps de guerre que l'armée fait des victimes; même en temps de paix le jeune homme qui part pour la caserne ne sait pas s'il viendra reprendre sa place au foyer, s'il ne sera pas victime de la tyrannie des chefs. »

A preuve, le copain rappelle les horreurs qui se sont passées à Belfort.

« C'est faux, tout ça! rebiffe l'enjuponné, puisque Ernest Roche n'a pas voulu en parler.

— J'affirme que c'est vrai, j'en ai les preuves! réplique le copain. Les voulez-vous? »

Y avait pas de pet qu'il dise « oui! »

Lécuyer démontre ensuite que de même que tout progresse, l'Humanité doit aller de l'avant, et il explique aux douze jurés que s'il leur reste un peu de jugeotte et de cœur ils ne doivent pas se faire les complices de la loi.

Les sales bougres étaient trop potirons pour comprendre qu'un état social qui enfante la misère n'a pas le droit de punir les miséreux qui se rebiffent.

Ensuite Henri Robert y va de son riche coup de gueule :

Il explique d'abord que les gérants du *Père Peinard* ne sont pas des hommes de paille, mais bien des bougres à poil qui se foutent en avant, par conviction.

Il raconte la vie de mistoufle de Lécuyer, — un chapitre qui ne varie guère, nom de dieu, quand il s'agit d'un prolo!

Puis, en venant aux tartines poursuivies, il fourre sous le pif des potirons une chiee de phrases écrites par des bourgeois, qui sont bougrement plus violentes que les flanches du *Père Peinard*.

D'où la conclusion que c'est par rage que les marchands d'injustice s'en prennent au vieux gniaff.

Un grand musicien, Berlioz, à qui on demandait son sentiment sur la patrie n'y alla pas par quatre chemins : « Patriotisme et Crétinisme, c'est kif-kif! »

Renan, quoique académicien en a dit de raides contre la patrie, et turellement on ne l'a pas poursuivi.

Laisant les vieux de côté, Henri Robert rappelle que ces derniers temps il a paru quelques bouquins rudement tapés contre l'armée : *Sous-Off*, de Descaves, fut poursuivi et ac-

quilté. Ça a été une riche mornifle foutue aux galonnards et aux juges.

Et les bouquins de Darien? Foutre, mais y en a de rudement raides dans *Biribi* et dans *Bas les Cœurs*, — on a pas poursuivi, et on a bien fait!

Un autre encore, qui en a dit de vertes à l'armée, c'est Henry Fèvre; voici six lignes tirées de la *Revue Moderne* :

« La guerre sera toujours et malgré les grands airs qu'elle se donne du vol et de l'assassinat.

« Au premier coup de canon, en Allemagne comme en France, faites la grève des soldats, et pour plus de sûreté, tranquillement, en tapinois et d'avance, organisez-là. »

Des chouettes flambeaux de ce calibre, Henri Robert aurait pu en citer jusqu'à plus soif, et prouver ainsi que c'est pas tant les provocations qu'on poursuit dans le *Père Peinard*, que le caneton lui-même, à qui les juges ont une envie folle de tordre le cou.

Mais quoi! Autant aurait valu pisser dans un violon. Les potirons sont tellement épluchés et triés par les grosses légumes qu'ils agissent quasiment toujours suivant le sentiment des marchands d'injustice.

Pourtant, cette fois, y a eu bougrement du tirage, nom de dieu! Les jurés ont délibéré plus de trois quarts d'heure et ont accordé à Lécuyer les circonstances atténuantes.

Le chef des douze avait tellement la tremblotte que l'émotion l'a empêché de lire la sentence : c'est un de ses copains qui s'est dévoué.

Oh là là, ce qu'ils sont foireux ces jean-fesse-là!

Comme c'est les enjuponnés qui appliquent la peine, ils ont foutu à Lécuyer le maximum, un an de prison. Y a que pour l'amende où les sacrées vaches ont été coulants, ils se sont contentés de lui en foutre pour cent francs.

Nom de dieu, c'est les potirons qui seraient rudement mouchés, si un de ces jours leur fiston s'embarquait pour Biribi ou les travaux publics, — car ils ont des fils, ces salopiards! Et, comme les frères et amis, ils tâteront de la caserne et subiront les rosseries des galonnards.

M'est avis que ça leur donnerait rudement à réfléchir!

## FORTUNÉ DANS LES ARDENNES

Le pauvre copain n'en finit plus d'endosser des condamnations!

Vendredi, c'est à Charleville qu'il a été salé pour sa conférence de Revin.

Y avait du populo au Palais d'Injustice; et aussi une foultitude de troubades, baïonnette au canon, de même qu'une chiee de roussins en bourgeois, avec leur Nègre qui gesticulait comme un pantin.

Fortuné commence par démontrer aux enjuponnés qu'ils n'ont pas le droit de le juger et que toutes leurs lois sont fausses et abominables.

Turellement, les bourriques n'ont rien voulu savoir et ont passé outre.

Le principal témoin a été le quart-d'œil de Givet, qui, venu à la réunion pour moucharder, fut sorti à coups de souliers dans le cul. Pour se venger de cette raclée il a déjà fait condamner le copain Bouillard, quoique le sachant innocent, et il continue en chargeant Fortuné.

L'avocat bécheur a débagouliné comme tous ses pareils, et il s'est fait richement moucher par le copain :

« Vous dites que nous sommes la lie de la Société? Eh bien, vous qui êtes en haut de la cuve, vous en êtes l'écume! Et c'est par l'écume que nous sommes gouvernés. »

Puis, il passe en revue toutes les infâmies

des jean-foutre de la haute et il conclut en leur disant : C'est du propre ! Voilà l'ordre dont vous êtes les piliers... »

Les enjuponnés et toute la racaille qui était dans la salle en bavaient des chaussettes russes.

Pour ce qui est du populo, il s'en lèchait les lèvres et pour un peu aurait applaudi carrément.

Par exemple, c'est les douze potirons qui faisaient une drôle de poire ! Ils en étaient tout babas et avaient de rudes gueules d'abrutis. On leur a dit de condamner, et ils ne se le sont pas fait répéter : ils ont obéi comme des caniches.

En conséquence, Fortuné a eu la forte dose : deux ans de prison, — qui se confondent avec la chiée de condamnations qu'il a eu précédemment.

## A MARSEILLE

Nom de dieu, c'est aux quatre coins de la France que les marchands d'injustice font leurs vacheries : là-bas l'Agitateur vient de recevoir une tripatrouillée de torche-culs ; en moins de trois semaines il lui en est arrivé six, dont deux pour la cour d'assises et les autres pour la correctionnelle et la simple police.

Zouh, maqaraou ! Les juges de la Cannebière se distinguent, ils ne sont pas dans le Midi pour rien, têt !

## A la Bourse du Travail

La ligue pour la suppression des bureaux de placement continue son agitation depuis un mois et demi. Presque chaque jour y a des réunions à la Bourse.

Mais, nom de dieu, comme tous les mouvements ouvriers qui moisissent dans la légalité, il arrive que les gas de l'Alimentation commencent à se lasser de poirotter sans voir de résultats.

Par exemple, ils ne peuvent pas se plaindre de n'avoir pas eu de la variété dans leurs réunions : il a défilé à la tribune une vraie chiée de politicards de tous poils !

On y a vu le boulangard Millevoje qui, sans rire, a usé sa salive à vanter la République sociale et l'alliance franco-russe.

Y a eu aussi ce pauvre Camélinat qui est désespéré de ne plus être dépoté. Il voudrait bien le revenir, aussi il serine à qui veut l'entendre que le jour où l'Aquarium sera farci de sociaux, ce sera le pays de cœgne pour les ouvriers. D'ici là, turellement, faut bouffer des briques à la sauce aux cailloux !

Outre les politicards pur-sang, y a eu les aspirants bouffe-galette : Alibert, Warneaux, Roussel, Tabouret, etc. Tous partisans de la Révolution pacifique.

Le malheur, pour tous ces oiseaux-là, c'est que les anarchos ont mis leur grain de sel dans les réunions. Et dame, c'est eux qui en ont eu tout le profit !

Ils ont vu avec bougrement de plaisir que les prolos saisissent leur raisonnement et commencent à comprendre qu'on restera exploité à perpète, — ou du moins jusqu'au jour où nous ne nous foutrons pas à bibelotter nous-mêmes nos petites affaires.

Voyant que l'influence des anarchos grandit d'autant plus qu'ils ne réclament rien pour eux-mêmes, Roussel, une des grosses légumes, a voulu leur river le bec.

Pour ça, vendredi dernier, il provoqua Brunet à une réunion contradictoire pour le lendemain ; se faisant fort de lui démontrer l'efficacité des pouvoirs publics et du suffrage universel.

L'ordre du jour devait être : « De l'action des pouvoirs publics. De l'action collective. De l'action individuelle. »

Tous les bons bougres présents à la réunion avaient carrément approuvé la chose, nom de dieu ! C'est alors qu'Alibert, un possibilite, vint jérémier qu'il ne sortirait que du vent de cette conférence et qu'il regrettait l'initiative de son ami Roussel.

Que se passa-t-il ensuite ?

Ça, c'est les petits mics-macs de la coulisse...

Le soir, les grosses légumes de la Bourse se réunirent, décidèrent que la réunion n'aurait pas lieu et que le lendemain la salle serait fermée à l'Alimentation.

En effet, le lendemain, peau de balle et balai de crin ! Pas plus de réunion que dans mon œil.

Eh bien, cré tonnerre, que sont devenues les belles paroles de Roussel et d'un tas d'autres !

C'est pas si vieux, foutre ! Y a encore pas longtemps, qu'entre autres Roussel, disait aux prolos : « C'est votre maison ! Vous êtes chez vous ici !... Et patati et patata !... »

C'était donc du battage, nom de dieu ?

Heu, heu ! Je veux bien que parmi les types qui sont à la tête de la Bourse y a des gas convaincus, — mais, à côté de ceux-là, y a une sacrée petite coterie d'ambitieux.

Les bons bougres ne seront pas longs à en avoir les preuves !



A l'heure où je griffonne ma babillarde, il fait un sacré cochon de temps : le vent buffe avec violence, foutant les arbres les racines en l'air ; c'est une tempête à tout chavirer.

Hélas ! Ce bougre de vent n'est pas le vent de l'insurrection ; cette garce de tempête n'est pas le grand chambardement.

Le carillonnement du tocsin n'appelle pas les bons bougres aux armes, les faulx restent accrochées aux murs des étables, le Coq Rouge ne cocoriqua pas sur les châteaux et les maisons communes.

Quoique volés pire que dans un bois, les campluchards restent aussi sages que des images d'un sou.

Et pendant ce temps, toute la politicaille se fout en branle en vue de la prochaine voterie électorale :

Les réacs et les curés se collent sur la tronche un faux masque républicain pour prendre la place des opportunards et des radigaleux. Ceux-ci, enfoncés jusqu'à la gauche dans les chiottes panamitardes, espèrent sur l'influence des préfets et des grosses légumes de la gouvernance pour n'être pas délogés. Et c'est pas tout ! Les sociaux à la manque foutent leur grain de sel dans la salade : eux aussi se fichent à pelotter les paysans !

Ah ça, nom de dieu, ces merles-là nous croient donc bien serins ? C'est vrai qu'on s'est tenu trop longtemps à roupiller comme des feignasses.

C'est pas une raison pour croire que ça durera à perpète !

Nous somme logés à même enseigne que les frangins des grandes villes, et on commence un tantinet à s'en apercevoir.

Le malheur c'est qu'on ne se connaît pas assez : de la ville à la campagne on se regarde trop en chiens de faïence.

Les routes, les chemins de fer, l'école, nous ont un brin rapprochés, — mais pas suffisamment ! La conscription même, qui est une rude infection, a eu du bon en ce sens qu'elle nous a fait lier connaissance avec les citadins.

Par contre, grâce à toute la racaille de curés, de juges, de galonnards, de richards et de morpions de tout poil qu'il nous faut engrais-

ser, la terre ne peut plus nourrir ceux qui la piochent.

Aussi, nombre de gas la prennent en grippe ; une fois leurs trois ans tirés, y a pas de pet qu'ils retournent à la cambrousse. Ben oui, milles bombes ! Une fois tâté des villasses, faut qu'ils en crèvent, les petiots. Ils deviennent sergots, gabelous, gendarmes... des métiers archi-vaches ! Ça me fait pitié de les voir se foutre larbins des aristos et de la gouvernance, — mais ils bouffent !

Turellement, les prolos des villes reluquent de travers ces envahisseurs qui, non contents de vivre à leurs côtés, s'embauchent dans des sales métiers.

Ça n'est pas fait pour rapapilloter les ouvriers avec les paysans, nom de dieu !

Autre chose : y a des bons bougres qui, ayant ramassé par ci par là quelques miettes d'instructionnement, se gobent trop et se figurent le paysan bouché à l'émeri parce que d'un bout de l'an à l'autre il ne feuillette que son almanach.

Les citadins qui pensent ainsi se remuent à la pelle, macarel !

Ça, foutre ! C'est pas exact pour deux liards : c'est ignorer l'A B C D des Révolutions.

C'est-y qu'ils avaient de l'instructionnement les Jacques Bonhomme du Moyen-Age qui, ayant soupé d'être taillables et corvéables à merci, brûlaient les castels et accrochaient les chatelains aux branches des arbres ?

Les campluchards allemands de 1525 qui se révoltèrent chiquement n'étaient pas non plus ferrés sur la science !

Et les Jacques de 93, nos grands papas d'il y a cent ans, savaient-ils que Diderot, Jean-Jacques et Voltaire fussent jamais nés et avaient-ils fourré le pif dans leurs flanches ?

Leur ignorance ne les empêcha pourtant pas d'accoucher d'un chouette grabuge, et de foutre fin à cette salopise d'ancien régime.

Pas plus niguedouilles qu'eux, et sans plus connaître Marx, Proudhon et Bakounine, qu'eux connaissaient Voltaire et Rousseau, les petits-fils des jacques flanqueront le coup de boutoir à la vieille chipie de société bourgeoise.

Evidemment, nom de dieu, ça ne fait pas de mal d'être instructionné, mais on peut être révolutionnaire sans ça. Témoin Ravachol !

Pour ne pas être plus ferré sur l'orthographe qu'un vieux cul-terreux, le riche gas n'en a pas moins fait de la bonne ouvrage.

Donc, faut pas se laisser influencer par les rabachages des jean-foutre et gober que les paysans sont trop arriérés pour aller de l'avant.

Crédieu non, ils ne sont pas arriérés !

Seulement, on est bougrement pratiques au village : le jour où chacun comprendra qu'on a intérêt à démantibuler la société actuelle, ça ne traînera pas.

Or, c'est à faire comprendre ça aux pétrousquins que les camaros doivent s'actionner. Et foutre, pour y arriver, faut semer nos idées à pleines mains, bien mettre les points sur les *z* et pas chercher midi à quatorze heures, de manière à être compris par les plus pochetés.

Faut faire comme ces salopiauds de républicains, qui, alors que la République était menacée par Mache-Mahonte se patinaient dare-dare pour semer la graine de leurs idées jusque dans le plus petit patelin.

Et à ce sujet, vingt dieux, faut que je jaspine un brin des décisions du congrès des sociaux à la manque de Roubaix, au sujet de la propagande chez les croquants.

Leur but est mouche. En effet, les types ont décidé de s'adresser à la campluche pour trouver du renfort à leur troupeau des villes. Pas moins, leurs moyens sont à examiner.

Pas si couillons qu'ils en ont l'air, pour amener les pétrousquins dans leurs panneaux,

ils prennent un autre chemin que celui qu'ils suivent pour les turbineurs de la ville.

Ils se font simples, mettent au rancard leurs grosses théories, expédient au village des flanches courts et clairs et ne se foutent pas à cheval sur le dictionnaire : ils expliquent leurs idées en patois, si le français n'est pas le jargon du patelin.

Eh bien, tonnerre de dieu, qu'on dise de la bande à Guesde tout ce qu'on voudra, faut avouer que ce moyen n'est pas bête.

Aussi, faut que les camaros l'emploient à semer le bon grain, comme eux autres veulent l'employer à semer l'ivraie.

Je le serine encore ! Pour foutre à bas la citadelle bourgeoise, il est nécessaire qu'ouvriers et paysans marchent unis dans la Révolution, kif-kif les deux lames d'une paire de ciseaux aux mains d'une couturière.

Séparés, ils sont aussi impuissants qu'un chapon avec une poule. Unis, ils casseront la margoulette aux jean-foutre.

Donc, mille millions de bombardes, faut que les ouvriers qui, plus veinards que les paysans (c'est des anarchos que je veux parler), ont l'idée dans la cafetière, la donnent à leurs frangins de misère.

Et pour ça, mille dieux, pas besoin de parler latin, ni de nous abouler de l'algèbre, — mais se mettre à notre portée : appeler un chat un chat, et Rouvier un coquin.

Y aura des élections cette année. Faut que dans la ferme la plus reculée nos idées viennent y luire.

Donc, les aminches, s'agit de ne pas s'endormir sur le rôti !

*Le père Barbassou.*

## Ferry-Charogne

S'il y a une infecte charogne qu'on croyait enfoui pour toujours dans cent pieds de merde, c'est Ferry.

Pas vrai, nom de dieu ! Le bandit montre à nouveau son sale blair : depuis huit jours, le voilà installé président de la Triperie sénatoriale.

Avant d'en dire plus long que je raconte une historiette rigouillarde :

Les camaros ne savent peut-être pas que le prédécesseur de Ferry dans cette place était un jean-foutre nommé Le Royer, un sale birbe de 78 ans, resté paillard malgré son âge. En effet, il trouvait encore moyen d'entretenir un petiot sérail.

Oh, tout petiot ! Y avait juste deux gonzesses à la clé.

Seulement, roublard comme pas un, il s'arrangeait pour que la poulette de droite ignorât ses mamours de gauche. Hélas, l'autre jour elle a pigé son vieux birbe sur le tas !...

Elle le considérait comme sa propriété, et dame, elle a fait un bouzan des cinq cent mille diables. Tellement, qu'elle a forcé le vieux tendeur à donner sa démission, — afin de pouvoir le tenir à l'œil, probablement.

Et dire que ces jean-fesse de la haute sont toujours à jérémier que le populo manque de mœurs.

Bougres de cochons ! On est plus propres que vous...

Le Royer a donc démissionné, et voilà comme quoi, Ferry-Charogne a choppé toute chaude sa place.

\*\*\*

Oh foutre, faut pas en voulcir aux têtes de veau de la Triperie sénatoriale d'avoir choisi cette crapule : ils ont pris le plus salaud de leur bande.

Pensez donc, ils ont touché quantité de chèques, et trouvent qu'on les traite trop de voleurs.

Ils voudraient boulotter en pères tranquilles le pognon qu'ils nous ont rousti. Pour ça, ils n'ont pas trouvé d'autre moyen que de foutre à leur tête l'abominable Ferry. Ils comptent sur sa poigne pour les protéger.

Crédié, ils comptent sans le populo !

C'est vrai qu'il a l'air avachi, — mais un rien peut l'émoustiller, nom de dieu !

Il n'aime pas qu'on lui marche sur les pieds en le narguant.

Or, lui foutre Ferry à la tête, c'est pire qu'un écrabouillage d'arpions, c'est un glaviau que les ramollis du Sénat nous crachent à la gueule.

\*\*\*

Les jeunes fistons ne connaissent guère le vieux Ferry.

Pardienne, ils savent que c'est lui qui nous a foutu le Tonkin dans les jambes, afin d'épuiser le populo qui poussait trop vivace ;

Ils savent qu'il nous a amené le choléra en 1885 :

Ils savent qu'il a bougrement poussé à la roue pour dévaster la Tunisie ;

Ils n'ignorent pas qu'il est l'inventeur de l'article 7, un sacré miroir qui nous a troublé la caboche pire qu'à des alouettes. Grâce à ce maudit article 7, les calotins ont repris de l'influence dans les petits patelins, et nous autres, au lieu de virer tout droit vers la Sociale, on s'est chamaillé sur la politique.

Aujourd'hui, le Ferry jubile de nous avoir roulés, nom de dieu ! Il ne parle plus de faire la guerre aux raticheux, au contraire il leur fait des mamours.

Mais, le vieux Ferry, le charognard de 71, aussi crapule que Foutriquet, qui donc s'en souvient ?

Quelques vieux durs à cuire, — et c'est tout !

Pourtant, il serait bon qu'on s'en souvienne, nom de dieu !

Ohé, les jeunesses, si votre paternel n'a pas laissé sa peau sous les barricades de la Commune ou dans les massacres qui ont suivi, demandez-lui donc ce qu'il pense de Ferry.

Mille dieux, il serrera les poings et la haine lui montera au visage !

En effet, s'il y a un monstre abominable, c'est Ferry !

Pendant le siège, il était maire de Paris. Ah malheur, ce qu'il nous en a fait bouffer du bricheton fabriqué moitié avec de la brique, moitié avec de la paille hachée ! La boustifaille ne manquait pourtant pas, — elle pourrissait et moisissait, empilée dans les magasins et les réserves.

Au 31 octobre, le populo commençait à faire de la rouspétance.

Flourens, entré un des premiers à l'Hôtel de Ville, pigea au nid toute la sale gouvernance de la défaite nationale. Y avait là Trochu, Jules Favre, Ferry, etc...

Au lieu de les fusiller illico, — comme voulaient le faire quelques bons bougres, et foutre ensuite leurs carcasses par les fenêtres, afin d'émoustiller le populo, — mon sacré gourde de Flourens laissa Ferry lui glisser entre les mains, kif-kif une vipère.

Ce brigand a de l'astuce ! Personne ne l'a jamais nié. Une fois sauvé, il rassembla dix mille bretons qui ne savaient pas un mot de français, fit battre le rappel dans les quartiers réacs et ensuite alla s'enquiller à la caserne Lobau.

De là, il donna l'ordre aux mobiles de s'enfiler dans un souterrain, que les bons bougres ignoraient, et qui débouchait au beau mitan de l'hôtel de ville.

Ça fut la débâcle, nom de dieu ! Le populo qui se croyait victorieux fut une fois de plus salement roulé.

Et dire, sacré pétard, que la faute en fut à

ce bougre de Flourens ! Le pauvre, il l'a payé cher...

Tout de même, si ce jour-là un zigie d'attaque avait cassé la margoulette à Ferry, y a pas à tortiller, ça aurait bougrement changé la face des choses.

Ah foutre, de la tripotée de bons bougres qui étaient là au 31 octobre, y en a plus d'un qui depuis lors, songeant à la chose, et regrettant d'avoir manqué de nerf, a dû s'en ronger les poings !

Les bonnes occases sont si rares, nom de dieu !



**Entre sociaux.** — Lundi soir, à la Maison du Peuple de la rue Ramey, y a eu une réunion rigouillarde.

Y avait pas un anarcho, — ou s'il y en avait, ils étaient là en flanocheurs, simplement pour reluquer le tableau.

On nomme le bureau : primo, un président ; deuxième, les assesseurs. Jusque-là, pas de grabuge.

Où y a eu du tirage, c'est pour la nomination du secrétaire. Y avait deux candidats : le président tenait pour l'un ; un des assesseurs pour l'autre.

Les assistants lèvent leurs abattis : « Y a 67 voix pour le mien ! » dit le président.

« Pas vrai, y en a que 45, » rebiffe l'assesseur.

Alors, on met l'autre aux voix. Ce coup-ci c'est l'assesseur qui voyait la majorité, tandis que le président voyait la minorité.

Pour lors, mince de fouan ! Les gas de la salle montent sur l'estrade et se bourrent de coups de poings en l'honneur des deux candidats secrétaires.

Ça a duré trois bons quarts d'heure !

Hein, nom de dieu, voilà les beautés de la votaille.

Par exemple, faut pas que les sociaux viennent nous rabâcher que leurs réunions ne sont tumultueuses que quand les anarchos y fourrent le nez.



**Triste!** — Les bons bougres de la rue de Ravignan, à Montmartre, sont rudement à cran contre un petit patron qui se dit farouche socialo, et qui semble ne l'être que de la gueule.

Voici la cause : Y a trois semaines, une vieille chipie de propriétaire était aux trois quarts escoffée par un type qui en voulait à son saint-frusquin.

Dans n'importe quelle affaire, qu'il sache ou qu'il ne sache pas de quoi il retourne, un bon bougre qui se respecte doit laisser la rousse faire son métier, sans lui prêter un coup de main.

Le socialo en question a fait tout le contraire : il s'est mis avec les flicards et a tapé comme un sourd sur le chourineur de la propriétaire.



**Riche idoche.** — Le copain Brunet vient d'accoucher d'une idée faramineuse : « Nom de dieu, qu'il s'est dit, c'est canulant quand on veut faire des conférences en province, d'être forcés de carmer des sommes folles aux Compagnies de chemin de fer. Comment tourner la difficulté ?

« Voyager en ballon ? C'est comme des dattes ! »

« Tè, si je naviguais en bicyclette ! »

Et c'est ce qu'il va faire, nom de dieu ! Le 15 mars il va lâcher Paris, se dirigeant vers l'Ouest, à cheval sur sa bicyclette. Il se propose de faire une pose à Angers, Nantes, Vendôme, Rennes et tous les parages.

A son système y a double avantage : d'abord économie de galette, et en outre facilité de faire des conférences dans les petits patelins.

Les camaros qui désireraient que le copain s'arrête chez eux n'ont qu'à lui écrire illico : Brunet, 71, rue Louis-Blanc, Paris.



Mille bombardes, c'est aux trente-six coins de la boule ronde que les prolos se rebiffent !

Ainsi dans la Colombie, qui est une république de l'Amérique Centrale, les prolos de Bogotta se sont rebiffés. Ils se sont foutus une peignée en règle avec la police, qui a eu le dessous. Si bien que pendant deux jours la ville est restée entre les mains du populo.

La troupe s'est amenée et a pu reprendre la ville après une sacrée bataille où y a eu cent morts et six cents blessés.

La plupart des révoltés ont été foutus en prison ou fusillés.

En même temps, le gouvernement de la Colombie a accouché d'un décret qui dissout tous les syndicats et toutes les associations ouvrières.

Cré pétard, si ces jean-foutre espèrent enrayer le mouvement avec leur garce d'interdiction, ils sont rudement gourdes !

Aux Etats-Unis, les unions ouvrières de l'Ohio viennent de faire distribuer entre les miliciens et leurs amis 300 mille manifestes où ils démontrent que le métier de troubade est un métier d'assassin et que la milice n'est plus qu'un instrument entre les pattes des capitalistes, dont ils se servent pour opprimer les travailleurs.

Le manifeste se termine en disant qu'il n'y a pas à barguigner, qu'il faut répondre à la violence par la violence.

Nom de dieu, voilà une publication qui tombe bougrement à pic !

En effet, voici que le ministre de la guerre aux Etats-Unis, un jean-foutre nommé Elkins, vient de déclarer à l'Aquarium de Washington que l'armée n'est faite que pour protéger les richards.

Et, nom de dieu, il n'a pas emberlificotté ses phrases, n'a pas pris de détours ; il a dit la chose carrément. Voici son jaspinage nature : « Avec les Indiens, tout est terminé ; le pays est entièrement colonisé par les blancs, et les Indiens sont devenus si peu nombreux que nous n'avons plus à les craindre. »

(Je te crois, vieux chameau ! Vous avez exterminé les pauvres Peaux-Rouges avec une férocité de tigres.)

« Les troupes de l'Union ne servent donc plus à la civilisation (qué cochonnerie !) en combattant les Indiens ; par conséquent on peut les rappeler. »

« Mais, d'autre part, dans les grandes villes et dans les grands centres industriels, les salariés font courir un nouveau et très grand danger à l'ordre et à la propriété. Les socialistes et les anarchistes rendent nécessaire la présence de nombreuses troupes ; les fonctionnaires locaux, gouverneurs de l'Etat, maires,

shérifs et autres élus sont trop faibles dans la répression des troubles ouvriers. Quiconque a de gros capitaux engagés doit se sentir à couvert et tout à fait en sûreté. Il faut donc que les troupes stationnent dans le voisinage des grands centres industriels ; c'est le seul moyen de tenir les socialistes en respect. Toute ville qui voudra être protégée devra donner un terrain d'environ mille acres sur lequel on pourra établir un camp militaire. »

Mille dieux, le sale bougre ne mâche pas les mots !

Parbleu, y a belle lurette qu'on sait que l'armée n'est faite que pour massacrer le populo. Du moins jusqu'ici, dans la vieille Europe, jamais une grosse légume n'avait eu le toupet de le dire franchement.

Eh foutre, au moins les prolos américains sont fixés ! Si maintenant ils se laissent mitrailler ce sera bien de leur faute, car les jean foutre ne les prennent pas en traîtres.

LES

## 36 Malheurs d'un Magistrat

HISTOIRE

D'UN JUGEUR DANS LA DÉBINE

RACONTÉE EN CINQ SEC

III

Dégringolade (Suite)

Quand le quart d'œil arriva il interrogea Beauterrier. Justement celui-ci connaissait le commissaire. Cela n'est pas épatant foutre ! Jugeurs et roussins sont toujours amis comme cochons. Mais Beauterrier qui du temps de ses beaux jours était tout le temps pomponné, maquillé, frisé aux petits fers, n'était maintenant plus du tout reconnaissable. Sa bedaine s'était dégonflée et il était presque aussi plat qu'une limande. Quant à sa gueule, y a pas à en parler, on ne la voyait plus.

Quand le jugeur dégoisases noms et qualités, le quart d'œil crut d'abord avoir à faire à un loustic, un gas qui voulait se payer sa tête ; mais, devant le sérieux et les instances du type il changea d'idée. Décidément c'est un loufoque, se dit-il, et le lendemain Beauterrier se trouva transporté à Bicêtre, dans le quartier des « fous pacifiques ».

Comme il s'entêtait, turellement, à dire qui il était, on commença pour le calmer, par lui administrer quelques douches d'eau glacée. Bien entendu, plus il protestait et gueulait, plus on lui en foutait. A la sixième reprise il en avait assez et il ferma le bec.

Maintenant, les aminches, je crois deviner votre impatience. Comme ce sale type de Beauterrier vous intéresse pas des masses, vous voudriez bien que je le lache d'un cran et que je vous dégoise ce que deviennent le copain Bibi-squelette et l'ifine. Nous allons bientôt y arriver. Avant, je veux vous jaspiner quelques mots sur ce que reluqua Beauterrier à son arrivée dans le quartier des fous pacifiques.

Le loufoque qui parla le premier au jugeur était un ancien bouffe galette qui avait perdu la boule dans les conditions suivantes :

Ayant reçu un chèque il ne l'avait pas encore touché quand éclata à l'Aquarium le scandale des mines de pains de sucre. Il ne put toucher le pognon, et ce qui le fit crever de rage, c'est de voir tous ses copains devenus archi-rupins. Pris de la loufoquerie des grands, il se croyait toujours dépoté : il s'imaginait en ce moment être à l'Aquarium du Palais Bourbon. En apercevant Beauterrier il gueula :

(1) Voir le commencement depuis le n° 200.

« Ah ! un nouveau collègue... Entrez, cher compère, nous allons valider votre élection, Vous êtes ici dans le royaume des Pots-de-vin, ne vous gênez pas, cher collègue, dites-nous votre taux : combien côtéz-vous ? »

Et comme Beauterrier ébauhi ne rouspétait pas, le type continuait : « Vous ne comprenez pas ? C'est pourtant bien simple : je vous demande combien vous prenez pour un vote. Dites-le moi, je vous recommanderai aux hommes d'affaires... mais que j'sache votre prix ! Etes-vous élu par une bande de richards ? Etes-vous un député de la haute ? Ça compte par cent mille, deux cent mille francs, c'est selon. Etes-vous tout bonnement un dépué ouvrier, un socialo, peuh ! Vous valez mille francs, pas même... oui, vous êtes timide ! Vous êtes sans doute un copain à Basly et à Fervroul ?... Tenez, allez là bas à gauche, on vous achètera cinq cents francs... »

Tous avaient des boniments du même tonneau ! On a bien raison de dire quelquefois que la vérité sort de la bouche des loufoques !

Il y avait là un ancien roussin dont la maboulerie consistait à voir partout des marmittes. Il changeait de place à toute minute et de temps en temps il ouvrait la gueule pour crier : « Gare la bombe ! » ou « éteignez la mèche ! »

Un type intéressant aussi, c'était une espèce de candidat perpétuel, aspirant bouffe-galette, il avait toujours été black-boulé, et il s'était tellement décarcassé pour inventer des blagues à conter aux votards qu'à la fin sa boulotte s'était détraquée. Beauterrier l'entendant murmurer : « c'est la faute aux anarchistes. Ces sacrés anarchistes... faut les exterminer. »

(A suivre).



OUVREZ L'ŒIL, LES GAS !

Ohé, les copains de Cherbourg, le père Peinard vous a promis de jacter ce qu'à son avis vous devriez faire pour obtenir enfin les malheureux quat'sous qu'on vous promet depuis belle lurette.

Bien que ça sourirait assez à bibi, je vous propose pas de faire grève.

D'abord, c'est pas avec vos quarante sous ou trois francs par jour que vous avez pu faire des économies. Donc, pendant la grève vous creveriez d'autant plus de faim que vous n'avez même pas de pain votre souil en travaillant.

Et puis, on n'hésiterait pas à vous foutre à la porte, et comme il n'y a pas d'autre industrie dans le patelin, y aurait pas plan que vous dégottiez du turbin.

Et dire, nom de dieu, que ça serait partout kif-kif si les socialos à la manque arrivaient jamais à transformer l'industrie privée en leurs cochons de services publics !

Bref, emmerdés par votre cléricochon de directeur, maltraités par vos chameaux de maîtres et de contre-coups, vous n'avez pas seulement la ressource de la grève pour obliger l'Etat-Patron à vous abouler quelques pétards de plus pour votre salaire.

Non, foutre ! Contre le patron vous ne pouvez pas faire la grève.

Mais, cré pétard, vous pouvez en faire une autre, — et pour celle-là on ne pourra pas vous chercher rône : c'est la grève du bulletin de vote !

Vous avez nommé Canard qui s'est foutu de votre gueule.

Si vous renommez n'importe quel autre jean-fesse, vous serez aussi chiquement roulés qu'avec ce bougre d'idiot de Canard.

Abstenez-vous !

Savez-vous ce qui arrivera ?

La gouvernance a bougrement peur que vous ne votiez plus. Vous êtes le gros appoint qui fait passer le candidat ministériel contre le candidat réac ou cafard, pour lequel les campagnes votent plus facilement.

Ab-tenez-vous! C'est le candidat fripouillard qui passera.

Mais la gouvernance se dira: « Nom de dieu, si les ouvriers se torchent du bulletin de vote, les autres bouffe galette vont nous arracher l'assiette au beurre. Pas de ça!... Y a qu'un moyen de les ramener à voter pour le parti de la gouvernance: c'est de les peloter et de leur accorder ce qu'ils demandent. »

Et on vous l'accordera, nom de dieu!  
Je reviendrai li-dessus, foutre... En attendant, la semaine prochaine, je me réserve d'asticoter les fesses à deux ou trois cochons d'huissiers et à un sale birbe qui a un magasin de vente à credo, un jean-foutre nommé Bresol.

Bon, à samedi, les bons bougres!

### SALES CONTRE-COUPS

**Le Havre.** — Dernièrement, j'ai jaspiné quelques mots du bagne « les Forges et Chantiers de la Méditerranée. » Je débinai un sale contre-coup qui passe son temps à casser du sucre sur le dos des bons bougres.

Celui-là est rosse, nom de dieu! Mais paraît que ce n'est rien comparé à un autre gros patard qui passe son temps à emmerder les prolos de son équipe; le cochon les fait trimmer comme des nègres aux pièces, pour la peau. Il a dans sa manche quelques gros lèche-culs à qui il fout toujours des gros marchandages, aux dépens des petits, qui eux sont obligés de masser pour presque rien.

Aussi, faut voir ce que le favoritisme fleurit dans cette sacrée boîte!

Il y a quelque temps, il a été fait une nomination de contre-coups. Parmi ceux-là il s'en trouve un qui, étant ouvrier, empochait le boni fait par les hommes qui trimaient pour lui.

C'est peut-être bien parcequ'il a les pattes croches qu'on l'a bombardé contre coup!

### AU BAGNE CHAGOT

**Montceau-les-Mines.** — Nom de dieu, voilà un exploiteur qui est bougrement célèbre!

Aujourd'hui on l'a un brin oublié, mais y a dix ans, on le posait comme un modèle de crapulerie et de cafardisme. Il n'a pas changé.

C'est toujours pareil dans son bagne!  
Ainsi, ces jours derniers deux pauvres bougresses de trieuses du port ont été foutues à la porte pour s'être amusées, pendant l'heure du repas, à découper des bonshommes en papier et à les coller sur un carreau de croisée.

Quelque mauvaise langue alla prévenir le garde-chiourme Chevrot, celui-là courut à son supérieur, le Danjoux, et tous deux vinrent reluquer les bonshommes.

N'allez pas croire les camaros que c'était des portraits d'exploiteurs, foutre non! C'était tout simplement des bonshommes bien rablés.

Les gardes-chiourmes auraient bien voulu saquer toutes les ouvrières. Y avait pas plan, — ils ont dû se contenter de deux victimes!

Comme vacherie, c'est réussi!  
Autre chose:

Anciennement, pendant l'heure du boulotage les trieuses étaient libres: après avoir croustillé elles pouvaient racommoder leurs frusques ou tricoter des bas.

C'est défendu, maintenant! Illico, on les conduit à une chapelle et y a une garce de sœur qui les sermonne jusqu'à plus soif.

Les premiers temps quelques bonnes bougresses ont essayé de rouspéter, refusant de s'agenouiller devant les idoles chrétiennes. Ah, nom de dieu, les gardes-chiourmes et la sœur Saint Joseph y ont mis ordre! Faut qu'elles marchent, sinon on leur fout des amendes à tire-larigot.

En outre, celles qui seraient paumées à travailler, seraient saquées illico!

**Théâtre d'Art Social.** — Le *Théâtre d'Art Social* est fondé dans un but de critique négative de la Société et pour la production d'œuvres pouvant servir la cause révolutionnaire. Un spectacle d'essai sera donné en matinée, le 12 mars prochain. Programme: *Le Baiser de Chimère*, prologue en vers, par Jean Richepin; *Reconquise*, un acte par S. Lepaslier (du *Falot* de Cherbourg); la *Cloche de Cain*, pièce en trois parties en prose par Auguste Linert; *Ave Libertas*, épilogue en vers par G. de la Salle.

Ce spectacle étant privé, par suite de l'interdiction de la censure, les personnes qui voudront y assister devront être munies d'une lettre d'invitation. Inutile d'ajouter que tous nos camarades sont priés d'honorer ce spectacle de leur présence. Se faire inscrire à la réunion de la Société qui aura lieu lundi 6 mars, au *Soleil d'Or*, 51, rue de Turenne, à 9 h. du soir, ou adresser les demandes au secrétaire du *Théâtre d'Art Social*, 15, boulevard Saint-Germain.

## COMMUNICATIONS

### PARIS

— Les camarades du groupe des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup>, rue de l'Atlas, sont prévenus que dorénavant le groupe se réunit 124, rue Oberkampf, chez Dumont, au premier.

— Tous les dimanches, après midi, réunion du *Cercle International*, maison Georget, au premier 38, rue Aumaire.

— Tous les dimanches de 9 à 11 heures du soir, *l'Avant-Garde ouvrière*, lectures, discours et chants, 89, rue Mouffetard.

— Le groupe de propagande de Paris des 5<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> se réunira tous les samedis soir, à 8 h. 1/2 à son nouveau local, salle Messiez, rue Mouffetard, 127, au premier, et le dimanche de 3 à 6 h.

— Le groupe des Travailleurs communistes anarchistes du XII<sup>e</sup>, d'accord avec les groupes: les Egaux, des XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> et les abstentionnistes de Montreuil, ont décidé d'entreprendre une propagande active dans la banlieue de l'Est, pour préparer l'abstention électorale en vue des élections prochaines.

A cet effet, les groupes réunis organisent une série de réunions dont la première aura lieu le dimanche 12 mars 1893, à 2 heures, salle Branger, place du Théâtre d'Adamville, à Saint-Maur.

Une communication ultérieure fera connaître l'ordre du jour, ainsi que les moyens de transport aux compagnons qui voudront bien nous prêter leur concours. Prière aux groupes de ne pas organiser de réunion à cette date afin de nous conserver des orateurs.

— Lundi 6 mars, salle Georget, 38, rue Aumaire, à 8 h. 1/2, conférence libre et contradictoire: Critique des théories individualistes.

— Après les tripotages et les scandales panamistes, le terrain est mûr pour la propagande. Dans ce but, tous les révolutionnaires convaincus sont invités à venir grossir les rangs d'un nouveau groupe qui s'est donné pour tâche de porter la lumière parmi ces travailleurs.

La première réunion aura lieu le lundi 6 mars, à 8 h. 1/2 du soir, chez Messiez, 127, rue Mouffetard.

— Samedi 4 mars, à 8 h. 1/2, salle du Commerce, 94, faubourg du Temple, grande réunion publique et contradictoire.

Ordre du jour: 1. Les petits et les grands voleurs; 2. Les grands financiers, le Panama; 3. Les prochaines élections, les corrompus; 4. La misère et ses conséquences; 5. Suppression des bureaux de placement; 6. La fin de la bourgeoisie.

Entrée 0.25 cent. pour les frais de la salle.

— Prière aux compagnons anarchistes de Paris et de la banlieue, de se trouver vendredi soir, 3 mars, à 8 h. 1/2, à la grande réunion publique qui aura lieu à la Bourse du Travail, 3, rue du Château-d'Eau.

— Le compagnon Roussel convoque pour le samedi 4 mars, à 8 h. 1/2 du soir, chez Renaud, 94, faubourg du Temple, les compagnons des X<sup>e</sup>, XI<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> arrondissements partisans de la formation d'un Comité de propagande abstentionniste pendant la période électorale.

**Amiens.** — Réunion des anarchistes chez Lévêque, 64, faubourg de la Hotoie, à 5 heures du soir, tous les premiers et troisièmes dimanches de chaque mois; conférences, chants et poésies.

Dimanche 5 mars, ordre du jour: Organisation d'une grande soirée familiale avec tombola gratuite. Les camarades qui pourraient disposer de quelques dons sont priés de les adresser au compagnon Paulet, 20, rue Guédé, ou de les remettre au lieu de la réunion.

**Saint-Etienne.** — Groupe de Bellevue, samedi 4 mars, causerie par plusieurs compagnons.

Dimanche 5 mars, pour la clôture des bals, tombola, 3, rue des Mouliniers.

**Chalons-sur-Marne.** — Le groupe les *Sangliers de la Marne*, réunion au local convenu et à l'heure habituelle, le dimanche 5 mars. Ordre du jour: Des moyens de propagande.

**Limoges.** — Les lecteurs du *Père Peinard* qui désirent assister aux causeries du samedi doivent s'adresser à Beaugiron, Chemin du Petit-Tour, 4.

**Bordeaux.** — Les compagnons sont invités à venir dimanche au groupe, en vue du 18 mars, pour s'occuper d'un banquet et d'une soirée familiale.

**Blois.** — Le groupe des *Toujours prêts!* se réunit tous les mercredis; il invite les ouvriers désireux d'un meilleur avenir à ses réunions pour discuter les théories sociales:

Le *Père Peinard* est vendu et porté à domicile par Colas Philippe, rue Chemonton, n° 3.

**Saint-Nazaire.** — Réunion des copains tous les dimanches après-midi, au restaurant Bertreux, rue de Nantes, en face la gare.

Les copains qui désirent des brochures, des chansons, etc., n'ont qu'à s'adresser à Guillemain.

**Le Havre.** — Soirée amicale, tous les jeudis soir à 8 heures, au local anarchiste, 11, rue Saint-Julien.

**Nantes.** — Les compagnons se réunissent tous les dimanches après-midi, place du Bouffay, chez Mme Moran.

**Perpignan.** — Le *Père Peinard* et la *Révolte* sont en vente place Arago et portés à domicile par Tourner.

**Brest.** — Le *Père Peinard* est crié dans les rues. En vente chez Guerenneur, 2, rue Grave-ran, et Demeule, 135 bis, rue de la Vierge.

**Beaune.** — Le groupe les Niveleurs, réunions hebdomadaires, au local convenu.

— Le *Père Peinard* est crié dans les rues par Peiffer.

**Saint-Ouen.** — Réunion du groupe *l'Avenir social*, tous les samedis, 6, avenue des Batignolles, aux Bosquets-Fleuris.

Tous les copains de la banlieue sont invités.

**Toulon.** — Réunion du groupe la *Révolte des Travailleurs*, tous les jeudis et samedis soirs, chez Nivert, chand de vins, rue Garibaldi, 7.

Une bibliothèque est à la disposition des copains.

— Toutes les publications anarchotes sont en vente dans tous les kiosques. Dépôt général: Rampal, au bas de la rue Neuve, près le port.

### PETITE POSTE

G. Brest — L. Thizy — D. Calais — L. Montceau — P. Lyon — B. Le Mans — M. Toulouse — P. Lavaveix — B. Roceroy — C. Liège — Un Bon Bougre, Dijon — T. St-Quentin — A. Guadeloupe — L. Rouen — G. Médéah — U. Nantes — B. Spring-Walley — J. Locerville — M. Besançon — C. Blois — A. Damery — G. Trélazé — P. Bordeaux — P. Chalons — R. Braisne — B. Le Mans — P. Montet — P. Nantes — Z. Nice — C. Liège — A. Angers — L. Reims — D. Rennes — F. Trignac — P. Lyon — L. Vaise — R. Revin — D. Roubaix — H. Havre — D. Toulon — B. Vienne — M. Bordeaux.

L'Imprimeur-Gérant: DELALE

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*  
4 bis, rue d'Orsel, Paris



Te voilà encore charogne? Attends un peu, je vas te rabotter ton pif de riche façon.